

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 19

Artikel: Bonté divine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201116>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

toutes leurs facultés animiques et corporelles au service de l'homme, comme le chien, l'éléphant, le cheval, le dromadaire, le faucon.

» La seconde est celle des *domestiques*, qui se contentent de vivre sous les lois de l'homme et de lui apporter le tribut de leur toison ou de leur chair, comme la chèvre, la brebis, la poule, etc.

» Le chiffre des espèces conquises ou ralliées, sur toute la surface du monde, est encore peu élevé. C'est tout au plus si depuis dix mille ans, et sur quelques dix mille bêtes à quatre pattes et à plumes, l'homme à su en amener une quarantaine à lui.

» Une vingtaine d'espèces environ dans chacun des deux règnes de la mammiférie et de la volatilité, voilà donc, disons-nous, le chiffre des conquêtes de l'homme. C'est triste.

» Je ne sache pas de condamnation plus sanglante de la phase sociale actuelle que la mininité de ce chiffre. L'impuissance du civilisé à rallier les bêtes est, en effet, la démonstration la plus géométrique du caractère subversif de la civilisation.

» Attendu que l'immense majorité des espèces animales a été créée pour aimer l'homme et le servir, et que l'ambition secrète de presque toutes est de se rallier à leur souverain légitime, bien que jusqu'à ce jour le chien ait été peut-être le seul à avoir le courage de son opinion.

» Je vois tous les jours jeter la pierre au zèbre pour son humeur farouche et insociable, pour son indomptabilité, son horreur invincible du travail répugnant. Mais je ne comprends pas ce reproche, et j'avoue même que je trouve parfaitement justifiées les répulsions de la noble bête et parfaitement sensés les motifs qui l'éloignent de traiter avec nous. Le zèbre est l'emblème du sauvage; il est donc naturel qu'il partage l'horreur du sauvage pour le travail d'esclave et qu'il se tatoue comme lui.

» Comment, voici un animal qui a reçu le jour dans le pays des Hottentots, des Namasquois ou des Amazoulous, les plus affreuses gens du monde; qui n'a eu sous les yeux, depuis qu'il a eu des yeux pour voir, que des scènes de carnage et d'anthropophagie propres à soulever le cœur; qui, transporté en Europe par un concours de circonstances douloureuses, y a été témoin des supplices barbares que le civilisé inflige aux malheureuses bêtes qui ont eu la sottise de se fier à lui... Et parce que cet animal ne s'éprend pas à première vue d'un ardent enthousiasme pour le civilisé et ses institutions; parce que l'exemple du sort fait à l'âne, son parent, n'a pas réussi à le séduire, l'espèce humaine s'étonne et traite de *stupidité* l'animal réfractaire.

» Pas si stupide que vous voulez bien le dire, ô civilisés, mes semblables; et, ici, le plus âne des deux n'est pas celui qu'on pense. Et au lieu de protester avec vous contre l'insociabilité du zèbre, c'est à lui que je m'unis pour protester de toutes mes forces contre le travail répugnant....»

Ingratitude. — Une bonne femme venait de perdre son mari.

— Après quarante ans de mariage, disait-elle éplorée, me laisser seule, toute seule! quand nous commençons à nous entendre.

A quoi bon! ou les Lausannois d'antan. — On a discuté longtemps, bien longtemps, la création d'un théâtre, à Lausanne. Chacun sait cela.

Un soir, c'était en 1868, à la sortie d'une séance, quelques conseillers communaux s'entretenaient de cette sempiternelle question.

— Mais, s'écria l'un des interlocuteurs,

pourquoi se faire tant de bile pour établir un théâtre à Lausanne, tandis qu'on en a de si bons à Paris!

Bonté divine. — Une dame très pieuse écrivait à une amie :

« Tu sais, ma chère, que mon fils vient de passer brillamment ses derniers examens. Le voilà avocat. Il a ouvert une étude et bien qu'il ne pratique que depuis quelques mois, il a déjà eu, *grâce à Dieu*, de nombreux procès. »

Cela rappelle les télégrammes que le roi de Prusse, Guillaume I^{er}, envoyait à sa femme, la reine Augusta, pendant la guerre contre la France, en 1870.

Voici, entre autres, le télégramme qu'il adressait après la bataille de Wissembourg :

« Sous les yeux de Fritz, nous avons gagné aujourd'hui une brillante mais sanglante victoire, en emportant Wissembourg et le Geisberg. L'ennemi est en fuite : 500 prisonniers. Un canon et le camp de l'ennemi sont entre nos mains. Le général Douai est mort. Mon régiment et le 58^e ont éprouvé de grandes pertes.

Dien soit loué pour notre premier glorieux fait d'armes! Espérons qu'il nous continuera son assistance. »

Ne pas confondre avec le Dieu des petites gens ou de l'Évangile, dont la devise est : « Aimez-vous les uns les autres ».

Aux maris infortunés.

Maris infortunés, qui voyez, sans raison, diminuer à votre égard la tendresse de vos épouses, une occasion unique vous est offerte de reconquérir à tout jamais cette affection si nécessaire à votre bonheur et à la tranquillité de votre foyer. Mais, hâtez-vous; dans un mois, la saison d'opéra sera terminée.

— Et ce moyen, quel est-il? demandez-vous. Ecoutez ce que contait Pierre Véron à quelques amis :

« Alors que j'étais directeur de l'Opéra, je vis un jour entrer dans mon cabinet un homme d'une cinquantaine d'années, de belle taille et de bonne mine.

A peine entré, il se jeta à mes genoux. Je le forçai de se relever et lui indiquai un fauteuil.

— Monsieur, me dit-il d'une voix altérée par l'émotion, il est en votre pouvoir de sauver mon honneur et de me rendre le repos.

- Et comment? lui demandai-je.
- En m'engageant à l'Opéra.
- Vous êtes ténor?
- Non.
- Baryton?
- Pas davantage.
- Basse-taille?
- Je ne crois pas.
- Alors, vous êtes danseur?
- De ma vie, je n'ai battu un entrechat.
- A quel titre voulez-vous donc que je vous engage?
- En qualité de figurant, mais à une condition absolue...
- Cette condition absolue, quelle est-elle?
- C'est que je tiendrai en chef et sans partage l'emploi des papes, des rois et des empereurs. Voici pourquoi. J'ai épousé une femme plus jeune que moi, et que j'adore comme aux premiers jours de notre mariage, bien que notre union date déjà d'une douzaine d'années. Depuis quelques mois, je m'aperçois que la tendresse de ma femme baisse sensiblement. J'ai l'intime conviction que si je me montrais à ses yeux, trois fois par semaine, vêtu de

pourpre et d'or, couvert d'armures étincelantes, le front ceint d'une tiare ou d'une couronne, mon prestige renaitrait en même temps que son amour. Monsieur, je vous en supplie, engagez-moi. Mon bonheur est entre vos mains.

Tandis qu'il parlait, ajoute Véron, de grosses larmes coulaient sur son visage. Je me sentis gagné d'autant mieux qu'en ce moment nous répétions *La Juive* et nous avions justement besoin de sa taille et de sa prestance, de sa figure pour représenter le saint-père, qui figure dans la procession solennelle du premier acte.

— C'est entendu, Monsieur, lui dis-je, je vous engage et les emplois que vous désirez seront à vous, à vous seul.

Il se jeta de nouveau à mes genoux et couvrit de baisers les pans de ma redingote.

La semaine suivante, il débuta dans *Robert-le-Diable* où il représenta le prince de Sicile, avec beaucoup de majesté. Il s'était fait une tête superbe: il était vraiment beau.

Le lendemain de ce début, je reçus, par la poste, le petit billet que voici :

« Soyez béni! Elle était hier dans la salle; elle m'a vu; j'ai reconquis les trésors de sa tendresse. Je vous dois mon bonheur. »

Comme on le voit, le moyen est des plus simples. La commission de l'Opéra, nous en sommes certain, ne s'y refusera pas.

Allez, maris infortunés, frapper à sa porte. Votre bonheur est là. Les emplois d'empereurs, de rois, de princes, de papes, de ducs, d'évêques, de héros même, ne manquent pas... au théâtre.

OPÉRA. — Cette semaine, nous avons eu, mardi, *Carmen* et hier, *Griselidis*. L'interprétation de *Carmen*, au point de vue général, n'a pas été aussi bonne qu'on pouvait l'espérer. Cet opéra, il est vrai, a été donné tant de fois sur notre scène et par tant d'artistes divers, d'entre lesquels de très distingués, que des comparaisons sont inévitables. De là, une légère déception pour plusieurs personnes. Et pourtant les principaux rôles étaient tenus par nos artistes de façon à satisfaire tout autres spectateurs que des Lausannois, très exigeants, parce que très gâtés.

Pour *Griselidis*, l'affiche annonçait : « soirée de gala ». C'en était une en effet. Nous ne pouvons malheureusement en dire plus pour aujourd'hui; le *Conteur* est sous presse.

Nous recommandons aux personnes qui désirent assister aux représentations d'opéra de ne pas attendre au dernier moment pour prendre leurs billets; ceux-ci sont chaque fois enlevés en quelques heures.

La bonne mesure. — Vous pensiez, sans doute, qu'après la dernière représentation d'opéra, le théâtre allait fermer ses portes jusqu'en automne, comme chaque année. Détrompez-vous. Quand l'opéra sera terminé, M. *Sentein* et Mlle *Chambellan*, deux artistes bien connus et très aimés des Lausannois, rallumeront les feux de la rampe pour une série de concerts. Nous aurons la faveur d'entendre plusieurs fragments d'opéras, choisis parmi ceux où ces deux artistes excellent et auxquels ils doivent leurs meilleurs succès. Que l'on dise à présent que nos amateurs de musique n'en ont pas à souhait.

KURSAAL. — C'est, ces jours, à Bel-Air, spectacle exceptionnel. Mme *Mina Duse*, la *Frigoli moderne*, puis *huit attractions*, plus attrayantes les unes que les autres. Aussi, comme au théâtre, est-il bon de ne pas se présenter au guichet à la dernière heure. — « Tous nos regrets, vous dirait-on, mais il n'y a plus une place. Fauteuils, loges, parterres, balcons, couloirs même, tout est occupé. »

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.